

Les jolis deuils

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les jolis deuils / Marjolaine Bouchard

Nom : Bouchard, Marjolaine, 1958- , auteure

Bouchard, Marjolaine, 1958- | Horizons bleus

Description : Sommaire incomplet : tome 3. Horizons bleus

Identifiants : Canadiana 20190024062 | ISBN 9782897832957 (vol. 3)

Classification : LCC PS8553.O77434 J65 2019 | CDD C843/.54—dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Chantal McMillan

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Marjolaine Bouchard

Les *jolis* deuils

3. Horizons bleus



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les jolis deuils

1. *Retour à Port-aux-Esprits*, 2019
2. *Promesse de printemps*, 2020

Les belles fermières, 2018

Les portes du couvent

1. *Tête brûlée*, 2017
2. *Amours empaillées*, 2017
3. *Fleur de cendres*, 2018

Madame de Lorimier : un fantôme et son ombre, 2015

Lili St-Cyr : la fleur des effeuilleuses, 2014

Le géant Beaupré, 2012

Alexis le Trotteur ou les trois mourures du cheval du Nord, 2011

*Il est probable que la mort paraîtrait beaucoup moins terrible
si l'on avait sur elle l'avis autorisé des morts.*

JACQUES SPITZ

Première partie

1

Le 23 juillet 1973

En plein service, à l'offertoire, un bruit mou a fait se tourner toutes les têtes : à l'arrière de l'église, M^{me} Asselin s'est écroulée dans l'allée. Des chuchotements, des murmures étouffés courent dans l'assemblée. Le prêtre interrompt ses paroles et ses gestes, étire le cou pour tenter de voir, au fond, ce qui se passe. M^{me} Asselin gît de tout son long sur le parquet, inerte. Tout le monde connaît cette grosse femme sans vraiment savoir qui elle est : une vieille vivant seule dans un petit appartement. Pour tout loisir, elle n'a que ses sorties à l'église et, fidèlement, elle assiste aux messes, aux mariages, aux baptêmes, aux funérailles et aux services anniversaires. Tout ce que je sais d'elle, c'est qu'elle partage sa vie avec un petit oiseau jaune depuis des années. Par beau temps, elle suspend la cage au balcon de son logement et l'oiseau chante à son grand bonheur.

Papa se précipite et se penche sur elle. Oncle René fait signe au curé de poursuivre, puis discrètement, me prenant par le bras, m'entraîne avec lui pour prêter main-forte à mon père. Personne ne s'intéresse au célébrant à présent, mais à la dame livide, inconsciente, et à nos manœuvres pour la transporter à la sacristie. Là, nous l'étendons sur un long banc. Papa vérifie les signes vitaux pendant que René téléphone à nos ambulanciers. Ils se pointent une dizaine de minutes plus tard, des minutes qui, en ces moments-là, paraissent des heures.

— Elle respire. Le pouls est très faible.

Les jolis deuils

Dès l'arrivée des ambulanciers, la scène change : mouvements chorégraphiés, accélérés, précis. Les deux hommes soulèvent le corps avec adresse, l'installent sur la civière qu'ils transportent puis glissent dans le véhicule. La tête de M^{me} Asselin dodeline mollement suivant les manipulations. La porte se referme sur elle.

Papa interpelle l'un des ambulanciers :

— Roger ! Je serai à la maison dans une demi-heure tout au plus. Tenez-moi au courant.

Le véhicule démarre dans une gerbe de gravillons et le hurlement de la sirène.

Papa, oncle René et moi retournons à la cérémonie. Les accords de l'orgue se répercutent et résonnent en écho sur les arches du plafond. Ça me vibre jusque dans le ventre, là où la terre et le ciel se rejoignent. Moi, je pense à l'oiseau jaune dans sa cage qui ne peut explorer ni l'un ni l'autre.

Toute la famille assiste au service anniversaire de tante Camille. Grand-maman Paula a vu à tout, comme de coutume. Vingt ans après la mort de sa fille, elle insiste toujours pour que nous portions le noir : la tradition, c'est la tradition. Un brassard, dans le pire des cas. Au mieux, veston et pantalon pour moi qui n'en porte jamais.

— Nos morts voient d'abord avec leurs yeux, comme nous autres. Ta tante Camille, elle...

Grand-maman n'a pas achevé sa phrase, le matin, lorsque je lui demandais à quoi servaient encore tous ces costumes. Je prends la mesure de son émotion, pudeur ou tristesse, je ne saurais préciser. Elle a rajusté ma cravate d'un geste franc. J'aime cette grand-maman. Je n'ai pas connu l'autre, même si maman évoque encore Annabelle à l'occasion.

Paula a également insisté auprès du curé pour le choix des chants et pour la lecture d'un texte par mon père, avant la communion. Elle lui tend le papier. Une boule dans la gorge, il s'acquitte du mandat sans bafouiller.

Depuis le temps, peu de gens dans l'assistance ont connu Camille Lacombe, morte bien trop jeune, mais les citoyens de Port-aux-Esprits, de Saint-Marc, de Saint-Alexis et des paroisses environnantes connaissent tous mon père, le respecté et respectable directeur funéraire et propriétaire du Salon Lacombe & Frères, un homme vaillant qui n'a jamais compté ses heures, parfois au grand dam de maman. À certains moments, la plupart des familles ont eu recours à ses services, le plus souvent contre leur gré. Là me revient à l'esprit le coup de poing du poète : *Vous êtes pas écœurés de mourir, bande de caves! C'est assez!*, une phrase-choc que j'ai lue sur une murale du Grand Théâtre de Québec, il y a deux ans. À la première lecture, estomaqué, confus, quasiment insulté, je ne voyais pas l'allusion au peuple québécois et je prenais la citation au premier degré. « Bien non, ce ne sera jamais assez, monsieur Péloquin. Ça mourra toujours. »

L'enfant de chœur agite les clochettes ; la foule s'agenouille et baisse la tête pendant que le célébrant, qui a repris le rituel là où il l'avait interrompu, élève la grande hostie blanche, puis le calice contenant le vin, transformé ici en précieux sang. Bien des choses changent et ont changé en vingt ans, mais ces symboles-là se sont cristallisés à jamais, dirait-on. Tout le monde les connaît et les reconnaît, même ceux qui ne pratiquent plus. Même ceux, il y en a à présent, qui n'ont jamais pratiqué. Quand j'étais petit, le prêtre nous tournait le dos et s'adressait à nous en latin. Maintenant qu'il nous fait face et récite la messe en langue vulgaire, l'écoutez-on davantage et avec un plus grand sérieux ? Pas certain. Les ouailles auraient-elles encore besoin de ces tintements répétés pour chorégraphier les mouvements ? Sûrement pas, mais le servant de messe s'évertue à faire tintinnabuler les cloches pour scander leurs gestes : à genoux, debout, tête inclinée... Pauvres moutons.

À combien de messes, combien de cérémonies religieuses ai-je assisté ? Quand ton père est directeur de pompes funèbres, tu passes quasiment autant de temps sur les bancs d'église que sur les bancs d'école. Cependant, il y a cinq ans, j'ai viré de bord, comme bien des jeunes de mon âge. Finies les messes et les célébrations

Les jolis deuils

religieuses. Je fais exception pour aujourd'hui, en mémoire de notre regrettée tante Camille, cette sainte tante Camille de qui j'ai tellement entendu parler. Pratiquer, pour moi, c'est fini. Quant à croire... De toute manière, plus personne ne tanne personne avec ça.

Troisième tintement. Les têtes se penchent. Moi, j'observe les autres. Grand-mère Paula, une veuve pâle, grisonnante et flétrie. Tante Gertrude et oncle René, fidèles collaborateurs de papa. Tante Aline au bras de son agronome Jean Richard et leurs enfants. Papa, maman et les jumelles, recueillis et graves. Maman resplendit d'une grâce que je ne m'explique pas : celle du contact spirituel avec sa jeune belle-sœur, peut-être, dont elle n'a jamais cessé de célébrer le passage rapide dans ce monde-ci. Plus loin, dans la rangée de gauche, la famille Larose, les sept sœurs de ma mère accompagnées de leurs conjoints et de leur marmaille. L'oncle Bernard, lui, je ne sais pas où il vit. J'entends prononcer son prénom de moins en moins souvent : il est presque aussi mort que tante Camille. Malgré les vingt années passées, tous commémorent en communauté le trop bref séjour de Camille Lacombe ici-bas. Parce qu'il est toujours possible, m'explique mon père, de souligner le décès d'un être aimé. Pour ma famille immédiate, le deuil aura été un long, très long processus qui, loin de se conclure par les obsèques, a perduré, souvent en torturant les cœurs fragilisés. Chaque année depuis, après la messe commémorative, que ce soit pour mon grand-père ou pour ma tante, la famille visite le cimetière pour des prières suivies d'une minute de silence puis de la plantation de fleurs sur la tombe. Aujourd'hui, j'ai promis d'aider à planter les rosiers qui attendent, racines emmaillottées de jute, dans la voiture. Du reste, je sais que d'ici quelques années, quand grand-maman ne sera plus là, cette commémoration va elle aussi disparaître.

En vingt ans, la différence, comme le chante Polnareff, c'est le chagrin : rentré, intérieur, silencieux, crispé ou tassé sur lui-même quelque part entre le cœur et l'âme. *Un oiseau de plus, un oiseau de moins...* Les mots de la chanson me ramènent à l'oiseau jaune

de M^{me} Asselin, une pensée furtive, comme un grain de maïs qui éclate. Si on hospitalise la dame plusieurs jours, qui s'occupera du volatile ? Puis le fil de mes réflexions revient.

Souvent, après quelques années, plus personne ne pleure pendant ces cérémonies, preuve que le temps aplanit les émotions comme le passage d'un glacier a raison des crêtes les plus inébranlables. Pourtant, aujourd'hui, après la communion, alors que les fidèles se recueillent avec le Christ dans l'estomac, en paix et sereins, des reniflements bruyants, puis des gémissements relèvent les têtes. Ma mère pleure sa vie, ou celle de Camille, ou celle d'Ernest, je ne saurais dire. Elle sanglote comme ça jusqu'au cimetière où je la conduis avec grand-mère, tante Violette et les jumelles dans ma propre voiture, car papa doit gagner directement la maison : le travail l'attend.

Les sœurs Larose rentrent ensuite chacune chez elle. Tante Caroline m'impressionne encore : il me semble qu'elle embellit d'année en année. L'intelligence de tante Gertrude m'éblouit, mais d'un autre côté, elle me fait un peu peur. Quand même, je crois bien que c'est ma préférée, c'est ma marraine, et pourtant, il n'y a rien en elle de cajoleur ou de manifestation tendre : la plus douce avec moi, c'est Bergerette, maintenant toute fière au bras de son mari.

La tombe de tante Camille forme un jardin ; c'est à se demander où on pourra encore trouver l'espace pour les nouveaux rosiers choisis avec soin par tante Bergerette.

— Regarde, Étienne, ici et là, pointe grand-mère du doigt. Il reste de la place de chaque côté de la pierre tombale.

Violette et Paula entourent maman, un mouchoir sur le visage, maman dont les pleurs s'apaisent peu à peu. Jacinthe et Jasmine nous regardent faire avant de s'éloigner dans les allées du cimetière. Quinze ans. Presque des femmes maintenant. Elles vont et, comme d'habitude, se contentent des histoires. Encore presque des enfants.

Les jolis deuils

Il fait une chaleur humide, lourde. Je retire mon veston pour me mettre à la tâche en écoutant les trois femmes se remémorer la vie de Camille. J'en oublie tous les canaris, les serins et les chardonnerets de ce monde, loin de soupçonner la latence d'énergies et de dangers qui couvent sur le tombeau de la mystérieuse tante Camille, l'ange de la famille, emportée par un stupide accident de la route vingt ans auparavant.

La veille, j'ai encore rêvé d'elle. C'est tout dire. Elle sort de sa tombe pour s'en aller vers la baie où, sale et terreuse, elle avance dans l'onde, de l'eau jusqu'à la taille puis jusqu'au cou, pour finir par s'enfoncer tranquillement au milieu des ronds laissés à la surface, vagues symboles que je ne déchiffre pas, malgré ma meilleure volonté. Avant de disparaître complètement, elle lève une main vers le ciel, une main qu'elle tourne vers moi pour m'inviter à la suivre. Ça, j'ai pu l'interpréter facilement.

Pendant que je termine mon ouvrage, Violette et maman rejoignent les jumelles dans l'allée, plus loin, pour laisser Paula à son rituel. Elle dépose un bouquet sur la tombe de Camille, puis un autre sur celle d'Ernest. Chaque année, elle ne manque pas à cette habitude.

Il a plu hier. Par endroits, des flaques boueuses stagnent dans les ornières. Grand-maman s'agenouille quand même sur le sol mouillé, se signe et prie avec conviction. Ses lèvres s'agitent. Au bout de deux minutes, elle rajuste sa coiffé que le fort vent ne cesse d'attaquer. Son sac à main, ses bas de nylon maintenant trempés aux genoux, ses rides vidées de tant de chagrin, ses cheveux gris en bataille qu'elle avait pourtant coiffés avec soin avant de partir pour la messe, ses doigts aux articulations gonflées par l'arthrite, ses souliers de cuir fin enduits de boue : elle incarne pour moi la vieille femme sans entrain, à la limite de ses forces. Cependant, elle trouve encore l'énergie et une certaine souplesse pour se pencher sur le tombeau. C'est l'ouverture de la séance où sont conviés tous ses défunts. Ses lèvres marmonnent un discours silencieux, fortement senti, des prières qu'elle s'invente comme des poèmes.

Souhaite-t-elle que ses incantations ébranlent le cortège de ses fantômes en un lent exode vers l'au-delà, avec le fin brouillard qui s'élève du sol humide ? Ou prie-t-elle pour les garder là, bien au frais, au creux de cette fosse, comme si leurs âmes préféraient résider six pieds sous terre ? Elle ne bouge plus, prostrée telle une statue qu'un rayon de soleil furtif éclaire soudain. C'est comme si sa ferveur et son amour irradiaient de sa chair. Mais à quoi mène tout cela ? Quel succès ou quel bienfait peut-on attendre d'une telle tradition ? Grand-maman ne sait-elle pas qu'ils ne dorment plus là, dans ce cimetière ? Ne comprend-elle pas que c'est en elle que gisent leur souvenir et la trace de ce qu'ils ont été ?

Pas loin, sur la clôture de fer forgé, un chardonneret jaune lance des suites joyeuses de trilles et de légers gazouillis pour chanter le soleil et la liberté. Enfin, c'est ce que je me plais à imaginer. Encore, je pense à M^{me} Asselin. S'en sortira-t-elle ? Et son oiseau ?

Grand-maman se relève, les traits tirés, les yeux gonflés, frissonnante. Je m'avance vers elle pour l'aider et lui dire que son manège est inutile, qu'elle n'a plus à chercher ses morts sous les pierres tombales, qu'elle risque d'attraper la crève et d'aller les retrouver pour de bon. Elle me regarde avec des yeux tendres et un sourire apaisé.

— Ah ! Ça m'a fait du bien de leur parler, de les sentir là, tout près.

Pourquoi la contredire en un moment pareil ?

Cette défunte tante Camille m'a fait comprendre que pour s'incruster dans le cœur et la mémoire des gens, il valait mieux mourir jeune. Ceux-là, les James Dean et les Marilyn Monroe de ce monde, on les vénère, on les encense, on les adore et les idolâtre. Alors que les vieux, ceux qui étirent leur souffle jusqu'au sifflement, un filet, un fil les maintenant en vie durant des jours, des semaines, des éternités, on a hâte qu'ils trépassent, on les voit partir pour

l'autre bord avec soulagement. Camille manque encore aux gens alors que grand-papa Ernest, lui, donnait l'impression de devenir encombrant à la fin.

Tante Camille est morte à dix-huit ans. Pourquoi? Parce qu'elle voulait voir la mer, me répète maman. Grand-papa aussi me la ressortait périodiquement. Cet événement avait provoqué un véritable raz-de-marée dans la famille. J'avais à peine un an. Bien sûr, à cet âge, on ne se souvient de rien en son âme et conscience, mais pendant mon enfance, ma mère m'entretenait souvent, le soir, de cette jeune fille, presque une sœur pour elle et maintenant presque une sainte. Camille-la-morte incarnait l'appui parfait aux nombreuses mises en garde et l'exhortation à l'extrême prudence. Maman en virait quasiment folle. «Ne va pas dehors tout seul. Ne sors pas lorsqu'il y a du brouillard. On ne joue pas près de la baie. Ne traverse pas la rue...» Une foule d'interdits que n'avaient pas à respecter les autres garçons de mon entourage.

Papa, lui, il laissait faire.

M'impressionnait par-dessus tout le voyage que mon grand-père avait fait avec la morte, voyage où, tenant à réaliser le rêve de sa défunte fille, il l'avait emportée dans son auto, en pleine nuit. Pauvre lui. Fou de douleur, impuissant mais déterminé, il avait roulé, roulé jusqu'au bord de l'estuaire et là, assis avec elle près du fleuve, il l'avait bercée et lui avait parlé, comme un enfant le ferait avec une poupée chérie. Après, émergeant de son rêve disjoncté, il avait ramené la morte au salon pour l'exposition, toute décoiffée, la robe chiffonnée. Comme résilience ou étape du deuil, on a déjà vu plus raisonnable. C'est ce même voyage que j'ai souhaité faire à quinze ans. La mer... Mourir avant d'avoir vu la mer. Je ne voulais pas que ça m'arrive. Je désirais surtout me retrouver : moi, Étienne Lacombe, fils d'embaumeur, élevé dans l'univers très particulier d'un salon funéraire et cherchant son destin. Au terme de ce périple, il m'a fallu encore quelques années de réflexion pour mieux me comprendre.

2

En creusant, je retrouve mon plus lointain souvenir. En 1955, j'avais trois ans. Chaque soir, maman venait me border en me racontant une histoire. La plupart du temps, ses récits évoquaient les aventures de tante Camille. Elle conservait précieusement une poupée qui portait ce prénom et dont la chevelure présentait les mêmes teintes cuivrées. Maman lui avait cousu une robe bain-de-soleil, comme celle que revêtait la jeune fille le jour où, toutes les deux, elles étaient allées à la plage. C'était la veille du drame.

Elle me chantait aussi cette chansonnette malicieusement inventée par l'oncle René, *Camille la chenille*, dont je n'ai gardé que les premiers mots, encore très doux à mon oreille malgré leur pauvreté évidente : *Camille la chenille vrille sur une brindille*.

Avant même d'en connaître l'existence, avant même que ces albums obtiennent au Québec le succès que l'on sait, maman m'inventait des histoires comme celles de Martine. Je souris encore à l'évocation silencieuse de leurs titres imaginaires : *Camille à la plage*, *Camille au couvent*, *Camille en bateau*, *Camille à l'atelier*, *Camille à la ferme*. J'ai même longtemps cru que Marlier et Delahaye s'étaient inspirés de ma mère pour écrire, plus tard, leur collection. Depuis, dans mon esprit, ces titres et ces histoires se sont tellement bien confondus que quand, d'aventure, je tombe sur un des célèbres albums, j'ai un double pincement au cœur : pour ma mère, la magnifique conteuse, et pour cette tante chérie que je n'ai jamais vraiment connue et qui me manque pourtant comme si elle m'avait accompagné au cours de certains des plus

Les jolis deuils

agréables moments de ma courte vie. Ces soirs et ces après-midi où maman me contait ces péripéties me permettaient de voyager bien au-delà des quatre murs de notre deuxième étage. Oui, même dans l'au-delà.

— Je ne t'ai jamais encore parlé de sa dernière maison et de sa nouvelle vie : *Camille au ciel*.

Le ciel... Je nous revois, maman et moi, assis sur le grand divan du petit salon, moi serré contre elle, un immense ouvrage posé sur la table basse et parfois sur mes courtes jambes. Comme ma mère n'arrivait pas à décrire l'environnement dans lequel évoluait l'âme de Camille, elle ouvrait à la page seize le grand et sévère *Catéchisme en images*, qui montrait une singulière représentation du monde céleste. Au centre, sur un double et lourd trône jouté de deux colonnes torsadées, vu de face, Jésus est assis à la droite du Père. Au-dessus d'eux, en suspension, plane la colombe entourée de rayons lumineux : la Sainte Trinité. Sur des nuages, disposés en cercle, flottent de petits angelots sans corps : seulement une tête fichée sur une paire d'ailes. Dans un deuxième cercle, un peu plus grand, se tiennent les anges. Ceux-là ont des corps, de longs cheveux de fille, des ailes effilées et des toges aux milliers de plis. Je les revois parfaitement, à genoux et priant, debout et jouant du violon, de la harpe ou de la flûte. D'autres, en haut du cercle, se pavanent, les mains garnies de guirlandes fleuries. Tous les visages se tournent vers la Trinité. La Vierge est là, avec eux, aptère, une soucoupe autour de la tête et la figure en pâmoison. Dans un troisième cercle, les uns à gauche, les autres à droite, selon la préférence du Créateur, de nombreux saints, sans doute, ou des âmes, enveloppés de tuniques à plis et à replis, contemplant Dieu, Son fils et le Saint-Esprit qui plane au-dessus d'eux.

Cette représentation alimentait les décors biscornus que je me forgeais, dans ma tête, et dans lesquels devait forcément se trouver la tante Camille. Ainsi, papillonnant sur des cumulus boursoufflés, les anges, les archanges, les séraphins et tous les saints priaient et chantaient à voix basse, formant des rondes ennuagées,

loin du vacarme de l'usine et des automobiles. Souvent, ces âmes penchaient la tête vers la terre afin de noter, pour les rapporter à Dieu, les désobéissances et les péchés des gens. Leurs bons coups aussi. Du moins, je l'espérais. Je regardais maman et je me demandais si elle comprenait tout ça. On avait beau dire que Dieu voyait tout, qu'Il était partout, même à l'intérieur du cœur de chacun, je ne pouvais concevoir ce grand mystère et l'effort qu'Il Lui fallait soutenir pour arriver à ne pas être mélangé. Ce problème m'a poursuivi jusque dans mes années d'école alors que les additions, les soustractions avec emprunts et les tables de multiplication me causaient tant de difficultés. Je ne parvenais pas à me souvenir que huit fois sept font cinquante-six et que six fois neuf font cinquante-quatre. Comment Dieu, sans cahier ni crayon, arrivait-Il à s'y retrouver ?

Cependant, une autre énigme insoluble m'inquiétait davantage. Lorsque le vent chassait les nuages ou lorsque le soleil les évaporait jusqu'à leur disparition complète, comment ces êtres de l'éther pouvaient-ils rester en place dans le vide ? Je me revois contemplant le ciel et les nues voyageuses et questionnant ma mère que mes inlassables interrogations n'ennuyaient jamais.

— C'est comme sur la mer, Étienne. Les âmes et les anges voyagent sur des navires de vapeur que diffusent les quatre vents.

— Et tante Camille ?

Ma mère a souri.

— C'est une déesse un peu sauvage, qui prend place à la proue. Son rôle est primordial. Elle oriente les bateaux aux ailes blanches. Lorsque l'immense caravelle passe au-dessus de notre maison, ta tante pense à nous tous avec chaleur, elle se tourne vers le bon Dieu et lève son pouce pour dire : « Ici, tout va bien. »

Ma mère, je le sentais parfois, ravalait un trémolo ; l'absence de sa Camille chérie la déchirait encore.

Les jolis deuils

Telle était, comme je le comprenais dans mon innocente caboche, l'implication, la mission de ma défunte tante dans sa dernière demeure : protéger notre famille. Et quand l'usine de pâtes et papiers crachait ses grosses colonnes de fumée, je me réjouissais à l'avance : avec une brise favorable, la caravane des anges voguerait sur notre ville, au-dessus de toutes nos têtes bénies. Si je plissais les yeux suffisamment fort, avec un peu de chance et une lumière appropriée, peut-être que j'apercevrais enfin cette tante adorée.

Un jour, estomaqué, j'ai pensé l'avoir vue, j'ai couru le dire à maman qui était au petit salon avec grand-maman, et elles ont ri toutes les deux, puis se sont donné la main ; j'ai senti que je pouvais difficilement leur faire davantage plaisir. Grand-maman n'a pas pu s'empêcher de jeter un œil à l'une des quatre ou cinq photos de la défunte qui ornaient notre petit salon (dans le sien, je crois me souvenir, il y en avait deux). Elle m'a ensuite accroché, m'a tiré vers elle, elle m'a embrassé bien fort sur le front, un gros bec retentissant, comme un couvercle qui fait pop !, puis elle m'a commandé d'aller me laver les mains, ce qu'elle ne manquait jamais de faire quand elle me voyait. On n'est jamais trop propre, répétait-elle. On ne sait jamais quelle maladie peut nous tomber dessus. Elle m'encourageait aussi, quand elle me gardait, à me couvrir. Toujours bien me couvrir et toujours bien me laver les mains.

Je ne me souviens plus du moment où j'ai cessé de croire à ces enfantillages concernant ma tante et les nuages ni de celui où j'ai de nouveau eu envie d'y croire, sachant que ça ne me coûtait pas grand-chose et que je ne faisais de mal à personne.

Les aventures de Camille ont ainsi meublé mon enfance et me poursuivent encore maintenant. D'ailleurs, oui, deux photographies d'elle trônent toujours dans le salon de mes grands-parents Lacombe, sur la tablette de la cheminée. Sur l'une d'elles, Camille porte son costume de communiant : un voile diaphane posé sur ses cheveux ondulés, des mains jointes gantées de dentelle, le coin des lèvres à peine relevé en un petit sourire qu'on devine espiègle.

Je dois dire qu'elle est effectivement très mignonne et cette photo-là me fait parfois regretter de ne pas l'avoir eue comme amie. Sur l'autre, on l'aperçoit avec grand-papa, devant un cercueil de leur fabrication : une photo prise pour le journal local alors qu'un article avait été publié sur leur atelier de cercueils sur mesure. Grand-père regarde sa fille avec plus de fierté qu'il en a pour la bière. Cet article relate aussi les débuts du Salon mortuaire Lacombe.

Une entreprise familiale qui verra passer bien des familles

Le Salon mortuaire Lacombe & Frères ouvrit officiellement ses portes le 15 juillet 1952, pour accueillir les défunts et les endeuillés dans le respect des traditions religieuses, la dignité et le recueillement. Le curé Manceau procéda à la bénédiction des lieux lors d'une cérémonie d'inauguration devant une foule nombreuse. Cet établissement, sis au 760, rue des Érables, à Port-aux-Esprits, offre à la population des salles d'exposition et de réception ainsi que l'embaumement par un expert diplômé.

Il s'agit, pour l'entrepreneur de pompes funèbres et propriétaire, M. Yves Lacombe, d'un endroit idéal pour commémorer, entre parents et amis, la vie d'un être cher. L'entreprise ne s'arrête pas là puisque M. Ernest Lacombe, sa femme et sa fille produisent des cercueils sur mesure, de fins ouvrages de menuiserie qui sauront satisfaire les clients les plus exigeants. M. Ernest Lacombe exploite son commerce sous l'enseigne Cercueils Lacombe.

Ainsi, de père en fils, le métier se perpétue. Yves Lacombe espère que l'entreprise saura bâtir son succès et sa renommée autour du concept de la famille et ne perdra jamais de vue ses valeurs initiales : respect, dignité et noblesse des sentiments. M. Lacombe est convaincu que ses services deviendront essentiels : « C'est grand, plein de vie, de manifestations d'amour et de pardon. »

Grand-maman a également conservé une composition de Camille faisant les louanges de mon père. Quiconque passe au salon des grands-parents peut la lire puisque le papier, un peu jauni, encadré

Les jolis deuils

sous verre comme un important tableau, est accroché au mur près du piano. On ne prendrait pas plus de précautions pour protéger et mettre en valeur notre Constitution ou une page inédite d'un des évangiles. Il y avait là aussi un petit, très petit bateau dans une bouteille et je me demandais comment on avait pu l'introduire par un goulot aussi mince.

— C'est comme pour entrer au paradis, m'avait répondu ma mère. Il faut avoir la foi. Camille, elle, elle a réussi.

Ah! Chère Camille! Elle savait se faufiler par les moindres fissures, ouvertures, conversations et prières. Si j'essayais, moi, d'échapper à l'emprise maternelle, c'était à mes risques et périls. Pour tout dire, quand j'étais jeune, ma mère m'avait rendu tellement méfiant du monde extérieur qu'un jour il ne m'est même plus venu à l'esprit de tenter de m'évader. Je passais mes journées à l'intérieur ou sur le terrain de la maison, comme si j'avais été attaché.

Chaque soir, elle sortait son chapelet et en récitait des dizaines à sa belle-sœur. Chaque jour, elle évoquait son nom. J'exagère à peine. Sûrement, tante Camille serait béatifiée un jour et deviendrait une sainte.

Ainsi, depuis que je suis petit, tante Camille vit... dans ma tête.

Une fois, pendant la belle saison, je venais d'avoir cinq ans, j'ai accompagné maman au cimetière où elle allait fleurir la tombe. Après avoir soigneusement disposé les bouquets, elle s'est agenouillée et, d'un poing, elle se frappait la poitrine en prononçant des *mea culpa*. Ça m'a fait peur. Elle a répété le même rituel à quelques occasions, cet été-là, alors que je devais la suivre jusqu'au tombeau. Parfois, elle pleurait. Je ne comprenais pas. Ce n'est que plus tard, lorsque j'ai appris toutes les circonstances de l'accident, que j'ai réalisé combien ma pauvre mère portait un poids terrible : même après des années, elle se sentait toujours coupable de la mort de tante Camille. Par ses belles histoires, ses offrandes et ses prières, par ses humbles et déterminés moyens, elle cherchait à se faire

pardonner. La faute était d'autant plus dure à expier qu'elle était en grande partie imaginaire. Un matin de fin juillet 1953, elle avait cru qu'en invitant tante Camille à la rejoindre chez elle, très tôt, pour lui faire voir la baie dans la brume, elle avait contribué à son trépas. En fait, Camille avait traversé les nuages, passant d'un épais brouillard terrestre à des cumulus célestes, après avoir été heurtée par un conducteur dans la lune. Qu'est-ce que maman avait vraiment à voir là-dedans ? Est-ce qu'elle irait au ciel malgré tout ? Ça m'effrayait à l'époque. J'avais peur qu'elle meure. Pire, je craignais qu'elle périsse en état de péché mortel.

Un jour, en coupant son jambon, maman s'est ouvert la paume, juste dans la partie bombée à la base du pouce. Ça saignait beaucoup. Elle avait beau placer des gazes et des linges pour faire pression, tout s'imbibait de rouge et dans l'évier s'accumulaient les torchons maculés. J'étais seul avec elle et, voulant l'aider à tout prix, j'ai couru à la salle de bain chercher du papier de toilette. En vain. L'hémorragie persistait. Alors, je suis sorti, j'ai descendu l'escalier, contourné la maison pour entrer par la porte qui menait au grand salon de la maison mortuaire – ainsi que nous désignions les salles d'exposition du rez-de-chaussée – où, je le savais trop bien, je n'avais pas le droit d'aller. Dans les salles vides résonnait le bruit de mes talons sur les parquets. J'ai couru, couru et suis allé frapper à la porte du sous-sol, cette porte toujours verrouillée. J'appelais, je criais, je pleurais, mais mon père n'entendait rien ou bien ne voulait ni m'entendre ni m'ouvrir. Jamais je n'avais traversé le seuil de cette pièce où mon père embaumait les morts. J'entendais toujours *emboumer* et ça me faisait rire. Je pensais à la chanson de Trenet que me chantait ma mère : *Boum ! Quand notre cœur fait boum*. Mais ce jour-là, je ne trouvais pas ça drôle. La grosse porte restait close. Sur mes petites jambes, aussi vite que j'étais descendu, j'ai gravi les marches en sens inverse pour retrouver maman, en haut. Elle était dans le petit salon, agenouillée devant les photos de tante Camille, la main blessée en l'air, l'autre fermement posée sur la coupure. Alors, elle a invoqué Camille pour que la défunte lui vienne en aide. Le sang

Les jolis deuils

s'est arrêté tout de suite. C'est ce que maman me disait, et c'est ce qu'elle a répété à papa au souper. De son vivant, Camille avait fait de même, m'a raconté ma mère après coup, lorsque grand-père s'était coupé deux doigts de la main gauche. Mon père n'avait pas su lui porter secours et s'était même évanoui alors que Camille avait réussi à stopper l'hémorragie et donné les premiers soins. Elle avait un don et l'exerçait encore, même après sa mort.

«Ah! Sainte Camille, priez pour ma mère!» répétais-je avec ardeur, le soir, dans mon petit lit, les mains croisées et levées vers le firmament, croyant vraiment que ce jour-là elle trépasserait.

Heureusement, le matin suivant, je retrouvais une maman sereine, une chanson aux lèvres, avec les *Joyeux Troubadours* à la radio et un bandage à la main, en train de cuisiner des tartes et des galettes blanches. Bien sage, fidèle à mon habitude, je me suis assis sur le banc haut, près de la table, pour goûter des retailles de pâte crue enfarinées, couvertes d'un peu de beurre et de cassonade. Mes prières exaucées, la vie routinière reprenait son cours dans le confort et la musique.

Quand mon père arrivait du travail, il me faisait sauter sur ses genoux. À lui aussi je posais moult questions, car sa carrière m'intriguait au plus haut point. Que faisait-il, toute la journée, enfermé dans son laboratoire, à *emboumer* des corps? Il m'expliquait ses différentes tâches. Les plus importantes: rendre beaux les morts et les emplir d'une substance pour qu'ils sentent toujours bon. J'avais de la difficulté à croire ses dires, car lui-même, sa peau, ses vêtements, ses cheveux empestaient: une odeur âcre et piquante, comme si j'avais respiré à plein nez au-dessus d'un gallon de vinaigre ou d'alcool à friction, ou plutôt les deux mélangés ensemble. Un parfum qui agressait les narines à faire éternuer. Heureusement que les morts ne sentaient rien, eux. Ils se seraient révoltés qu'on les parfume de ce poison.

C'est la seule agression, si je peux dire, qui m'a heurté au cours de mon jeune âge. Autrement, je n'ai pas souvenir que l'on m'ait battu

ou même grondé. J'étais un enfant sage, m'amusant avec des bouts de bois et des bateaux de papier que je faisais flotter dans notre grande baignoire.

Dans le sucre, la crème et la mousse, ainsi me paraît ma petite enfance auprès de mes parents, alors que j'ignorais tout du monde extérieur, mis à part les visites de la parenté, les passages du boulanger et du laitier, les voix et les chansons de la radio, la musique du tourne-disque.

Comment pouvais-je me douter que je grandissais dans une étrange famille ?